

être, tout riait dans la physionomie du vieux soldat, tout respirait une bonne humeur joviale. C'était une vraie figure militaire, hâlée, brunie par le grand air, pleine de franchise mais aussi de finesse goguenarde ; son grand shako, sa grosse capote gris-bleu, le boudrier, l'épaulette, semblaient faire partie de son individu. On n'aurait pu se le représenter autrement. Il se promenait de long en large dans la salle, continuant à se frotter les mains, tandis que Wittmann lui versait un petit verre d'eau-de-vie ; Hullin, assis près de la fenêtre, avait remarqué d'abord le numéro de son régiment : — 6e d'infanterie légère ; — Gaspard, le fils de la mère Lefèvre, servait dans ce régiment. Jean-Claude allait donc avoir des nouvelles du fiancé de Louise ; mais, au moment de parler, son cœur battit avec force : — Si Gaspard était mort ! S'il avait péri comme tant d'autres !

Le brave sabotier se sentit comme étranglé ; il se tut. " Mieux vaut, pensait-il, ne rien savoir."

Pourtant, au bout de quelques instants, il ne put y tenir.

" Sergent, dit-il d'une voix enrouée, vous êtes du 6e léger ?

— Mais oui, mon bourgeois, fit l'autre, en se retournant au milieu de la salle.

— Ne connaissez-vous pas un nommé Gaspard Lefèvre ?

— Gaspard Lefèvre de la 2e du 1er ; parbleu ! si je le connais : c'est moi qui l'ai mis au port d'armes ; un brave soldat, morbleu ! dur à la fatigue... Si nous en avons cent mille de cette trempe...

— Alors il vit ? il se porte bien ?

— Oui, mon bourgeois. Après ça, depuis dix-huit jours que j'ai quitté le régiment à Frédéricsthal, pour escorter ce convoi de blessés... vous comprenez, cela chauffe... on ne peut répondre de rien ; d'un moment à l'autre, chacun de nous peut recevoir son affaire... Mais il y a huit jours, à Frédéricsthal, le 15 décembre, Gaspard Lefèvre répondait encore à l'appel !

Jean-Claude respira.

" Mais alors, sergent, faites-moi l'amitié de me dire pour quoi Gaspard n'a pas écrit au village depuis deux mois ?

Le vieux soldat sourit, ses petits yeux clignotèrent.

" Ah ça, mon bourgeois, croyez-vous par hasard qu'on n'ait rien de mieux à faire en route que d'écrire ?

— Non, j'ai servi, j'ai fait les campagnes de Sambre-et-Meuse, d'Egypte et d'Italie, mais cela ne m'empêchait pas de donner de mes nouvelles.

— Un instant, camarade, interrompit le sergent, j'ai passé par l'Egypte et l'Italie comme vous : la campagne que nous venons de finir est tout à fait particulière.

— Elle a donc été bien rude !

— Rude ! c'est-à-dire qu'il faut avoir l'âme chevillée dans tous les membres pour ne pas y avoir laissé ses os. Tout était contre nous : la maladie, les traîtres, les paysans, les bourgeois, nos alliés, enfin tout ! De notre compagnie, au grand complet lorsque nous sommes partis de Phalsbourg le 24 janvier dernier, il n'est revenu que trente-deux hommes. Je crois que Gaspard Lefèvre est le seul conscrit qui reste. Ces pauvres conscrits ! ils se battaient bien ; mais ils n'avaient pas l'habitude de se serrer le ventre : ils fondaient comme du beurre dans la poêle."

Ce disant, le vieux sergent s'approcha du comptoir et but son petit verre d'un seul coup.

" A votre santé, mon bourgeois. Seriez-vous par hasard le père de Gaspard ?

— Non, je suis un parent.

— Eh bien ! on peut se vanter d'être solidement bâti dans votre famille. Quel homme à vingt ans ! Aussi, malgré tout, il a tenu bon, lui, pendant que les autres descendaient la garde par douzaines.

— Mais, reprit Hullin après un instant de silence, je ne vois pas encore ce qu'il y avait de si particulier dans la dernière campagne ; car nous aussi, nous avons eu des maladies, des traîtres...

— De particulier, s'écria le sergent ; tout était particulier ! Autrefois, si vous avez fait la guerre en Allemagne, vous

devez vous rappeler qu'après une ou deux victoires c'était fini ; les gens vous recevaient bien ; on buvait du petit vin blanc, on mangeait de la choucroute et du jambon avec les bourgeois ; on faisait danser les grosses commères. Les maris, les grands papas, riaient de bon cœur, et quand le régiment passait, tout le monde plourait d'attendrissement. Mais cette fois, après Lutzen et Bautzen, au lieu de se radoucir, les gens vous faisaient des mines de cinq cents diables ; on ne pouvait rien en obtenir que par la force, enfin on se serait oru en Espagne ou en Vendée. Je ne sais pas ce qu'on leur a fourré dans la tête contre nous. Encore si nous n'avions été que des Français, si nous n'avions pas eu des tas de Saxons et d'autres alliés, qui n'attendaient que le moment de nous sauter à la gorge, nous en serions venus à bout tout de même, un contre cinq ? mais les alliés, ne me parlez pas des alliés ! Tenez, à Leipzig, le 18 octobre dernier, au beau milieu de la bataille, nos alliés se tournent contre nous et nous tirent des coups de fusil dans le dos : c'étaient nos bons amis les Saxons. — Huit jours après, nos anciens bons amis les Bavares viennent se mettre en travers de notre retraite, il faut leur passer sur le ventre à Hanau. — Le lendemain, près de Francfort, une autre colonne de bons amis se présente : il faut les écraser. — Enfin, plus on en tue, plus il en repousse ! — Nous voilà maintenant de ce côté-ci du Rhin. Eh bien ! il y en a bien sûr en marche depuis Moscou, de ces bons amis. Ah ! si nous avions prévu cela après Austerlitz, Iéna, Friedland, Wagram !

Hullin était devenu tout pensif.

" Et maintenant où en sommes-nous, sergent ?

— Nous en sommes qu'il a fallu repasser le Rhin, et que toutes nos places fortes de l'autre côté sont bloquées. Le 10 novembre dernier, le prince de Neuchâtel a passé la revue du régiment à Bleckheim. Le 3e bataillon a versé ses soldats dans le 2e, et le cadre a reçu l'ordre de se tenir prêt à partir pour le dépôt. Les cadres n'ont manqué pas, mais les hommes. Depuis plus de vingt ans qu'on nous saigne aux quatre membres, ce n'est pas étonnant... Toute l'Europe savante... L'empereur est à Paris : il dresse son plan de campagne... Pourvu qu'on nous laisse respirer jusqu'au printemps.

En ce moment, Wittmann, debout près de la fenêtre, se prit à dire :

" Voici le gouvernement qui vient d'inspecter les ouvrages autour de la ville."

En effet, le commandant Jean-Pierre Meunier, coiffé d'un grand chapeau à cornes et l'écharpe tricolore autour des reins, traversait la place.

" Ah ! dit le sergent, je vais lui faire signer la feuille de route. Pardon, bourgeois, il faut que je vous quitte."

— Faites, mon sergent, et merci. Si vous revoyez Gaspard, dites-lui que Jean-Claude Hullin l'embrasse, et qu'on attend de ses nouvelles au village.

— Bon... bon... je n'y manquerai pas.

Le sergent sortit, et Hullin vida sa chope tout rêveur.

" Père Wittmann, dit-il au bout d'un instant, est mon paquet ?

— Il est prêt, maître Jean-Claude."

Puis se penchant à la porte de la cuisine :

" Grédel !... Grédel !... apporte le paquet de Hullin."

Une petite femme parut et déposa sur la table un rouleau de peaux de mouton. Jean-Claude y passa son bâton et le mit sur son épaule.

" Comment, vous allez partir tout de suite ?

— Oui, Wittmann, les journées sont courtes, et les chemins difficiles par les bois après six heures du soir ; il faut que j'arrive à temps.

— Alors, bon voyage, maître Jean-Claude."

Hullin sortit et traversa la place, en détournant les yeux du convoi, qui stationnait encore devant l'église.

Et l'aubergiste à sa fenêtre, le regardant s'éloigner d'un bon pas, se disait :

" Comme il était pâle en entrant ; il ne se tenait plus sur ses jambes. C'est drôle un homme rude, un vieux soldat, qui